



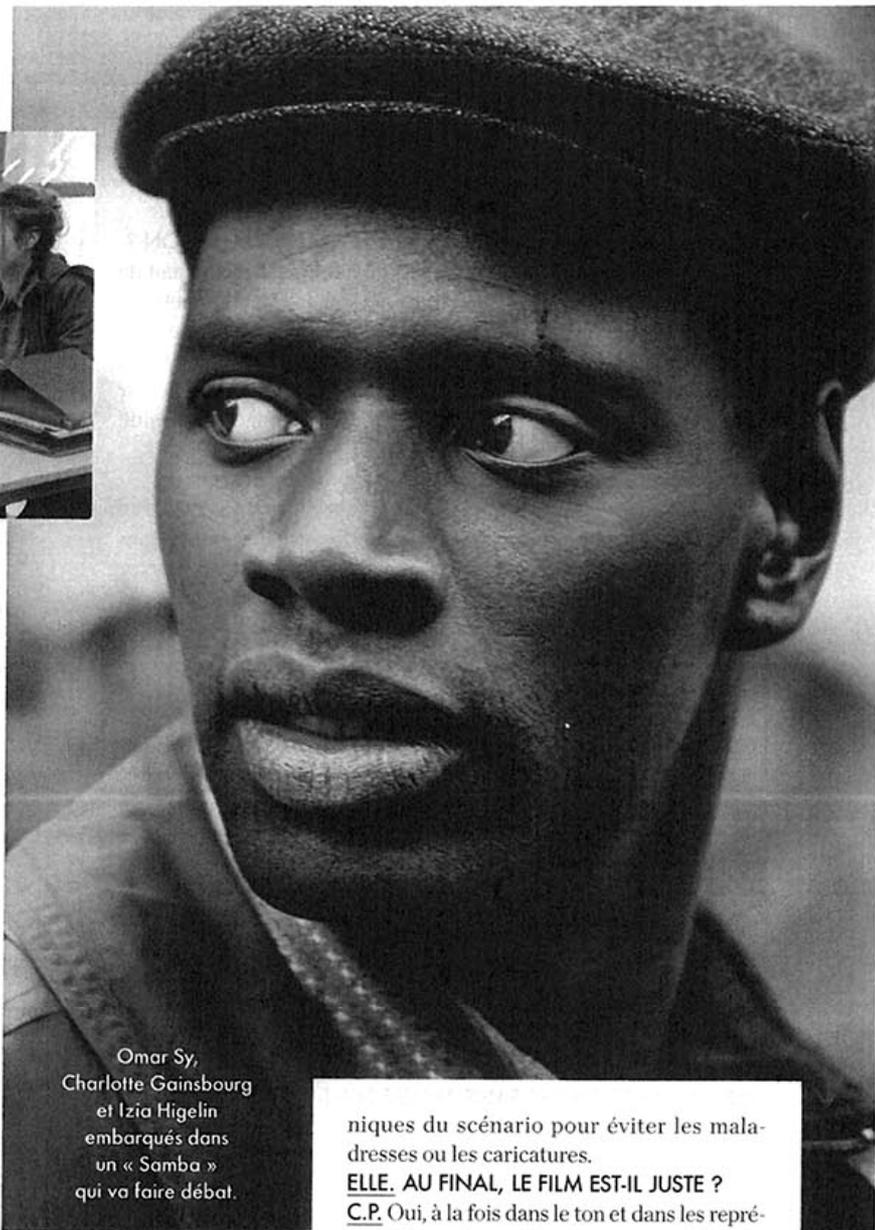
« Samba »

BIENVENUE CHEZ LES MIGRANTS

CE SAMBA-LÀ NE FERA PAS DANSER. Rire et pleurer, sûrement. Samba, c'est le personnage incarné par Omar Sy dans le nouveau film d'Eric Toledano et Olivier Nakache, un sans-papiers vivant en France depuis dix ans et qui, menacé d'expulsion, va trouver de l'aide (et un peu plus encore) auprès d'une association de soutien aux étrangers. Pour coller au plus près de la réalité, les deux réalisateurs ont sollicité l'expertise de la Cimade, l'une des plus importantes associations françaises d'aide aux migrants. Cécile Poletti, sa déléguée nationale en région Ile-de-France, raconte cette expérience et donne sa vision d'une comédie qui redonne une identité à ces résidents invisibles.

ELLE. COMMENT LA CIMADE A-T-ELLE COLLABORÉ AU FILM ?

CÉCILE POLETTI. Le scénario s'inspire d'un livre* écrit par Delphine Coulin, qui a été bénévole pendant trois ans à la Cimade. Pour préparer le film, les deux réalisateurs ont beaucoup échangé avec nous au sujet de la condition actuelle des sans-papiers, du rôle d'une association comme la nôtre, des questions liées à l'enfermement et à la détention. Nous leur avons aussi ouvert nos portes afin qu'ils observent le travail des bénévoles et des salariés dans les permanences d'accueil, lors d'accompagnements en préfecture... Nous avons aussi discuté de certains aspects tech-



Omar Sy, Charlotte Gainsbourg et Izia Higelin embarqués dans un « Samba » qui va faire débat.

Le film « Samba »* met en scène les déboires de sans-papiers. Ce feel good movie tord le cou aux préjugés, comme en témoigne Cécile Poletti, déléguée de la Cimade. Entretien.

* D'ÉRIC TOLEDANO ET OLIVIER NAKACHE (EN SALLES LE 15 OCTOBRE).

niques du scénario pour éviter les maladresses ou les caricatures.

ELLE. AU FINAL, LE FILM EST-IL JUSTE ?

C.P. Oui, à la fois dans le ton et dans les représentations. Je ne m'exprime pas sur l'histoire mais sur la vision qu'il donne des sans-papiers. On comprend les différentes raisons de leur migration. On découvre aussi le parcours du combattant des étrangers en France pour accéder à un titre de séjour, à un travail. Ça permet assez subtilement de démonter un certain nombre de préjugés : si des étrangers ont de fausses cartes, ce n'est pas pour frauder le système, mais tout simplement pour travailler. La description du marché du travail est également très juste, avec des conditions très difficiles, à la plonge, dans les centres de retraitement des déchets... Les scènes d'enfermement sont très réalistes. Peut-être parce que les réalisateurs ont pu tourner dans les locaux désaffectés du centre de rétention du Mesnil-Amelot. On comprend bien le flou juridique dans lequel les personnes se trouvent, leur angoisse, ne sachant pas si elles vont être libérées ou mises dans un avion.



ELLE. FAIRE D'UN SANS-PAPIERS LE HÉROS D'UNE COMÉDIE DRAMATIQUE, CELA SIGNIFIE-T-IL UNE FORME D'INTÉGRATION ?

C.P. Lorsque l'on parle des sans-papiers, on parle essentiellement de statistiques. Ces chiffres déshumanisent. On leur colle une étiquette de fraudeurs, de criminels. On est presque toujours dans le registre de la dangerosité. Faire d'un sans-papiers le héros d'une comédie dramatique, ça permet de casser cette image. Le fait, aussi, qu'il soit incarné par Omar Sy, l'un des comédiens les plus populaires de France, est positif.

ELLE. PENSEZ-VOUS QUE CE FILM VA FAIRE CHANGER NOTRE REGARD SUR LES SANS-PAPIERS ?

C.P. Le fait qu'il sorte après le succès d'« Intouchables » va drainer un public qui n'est pas forcément sensibilisé à ces questions et qui, du coup, va être amené à y réfléchir. Il n'y a rien de mieux qu'une œuvre artistique pour susciter des interrogations. La création permet de ne pas être dans le discours, la démonstration. J'espère que ce film, en réhumanisant les sans-papiers, conduira ceux qui avaient peut-être des préjugés à faire un pas de côté. Et que, dans un deuxième temps, un débat de fond sur la politique migratoire émergera.

ELLE. LES DEUX RÉALISATEURS ONT DÉCLINÉ NOTRE PROPOSITION DE DÉBATTRE AVEC LA CIMADE CAR ILS NE SOUHAITAIENT PAS S'ENGAGER SUR LE TERRAIN POLITIQUE. CELA VOUS ÉTONNE ?

C.P. Sans vouloir parler en leur nom, je pense qu'ils refusent de s'engager sur ce terrain-là parce qu'ils pensent que l'œuvre parlera d'elle-même. Ils ne veulent pas être dans la démonstration d'un propos, mais veulent faire naître des questions. Je ne pense pas qu'ils soient contre le fait que l'on s'empare du film pour débattre, mais ils estiment que ce n'est pas leur rôle. De mon point de vue, j'ai le sentiment qu'ils n'ont pas traité le sujet de manière neutre. D'ailleurs, le livre de Delphine Coulin, sur lequel ils s'appuient, ne l'est pas. Tout comme la Cimade, qui tient une position très engagée sur les politiques migratoires.

ELLE. LA QUESTION DES SANS-PAPIERS N'A-T-ELLE PAS QUITTÉ LE DÉBAT PUBLIC CES DERNIÈRES ANNÉES ?

C.P. Cette problématique est un peu moins présente, sans qu'il y ait eu de changement fondamental dans les lois pour autant. Aujourd'hui, les débats sur l'immigration se font à l'échelle de l'Europe. Avec des politiques guère plus cohérentes : comment penser que c'est en construisant des murs de plus en plus hauts que l'on arrêtera l'immigration ? Les politiques migratoires françaises et européennes se basent sur une erreur de diagnostic. L'immigration est considérée comme un problème. Ce postulat, tout à fait contestable, est basé, entre autres, sur trois préjugés : on parle d'invasion migratoire, alors que les étrangers en situation irrégulière représentent 0,3 % de la population française, chiffre stable depuis plus de vingt ans. On dénonce une concurrence sur le marché du travail. Pourtant, des études prouvent qu'il y a au contraire une complémentarité et que l'immigration crée de l'emploi. Enfin, l'immigration coûterait cher à l'économie française. Des experts attestent au contraire de l'apport positif ou, en tout cas, neutre de l'immigration. Il est donc nécessaire de repenser ces politiques et de sortir de ces logiques de contrôle, de suspicion et de précarisation des personnes étrangères. Les conditions de délivrance de cartes de séjour sont de plus en plus restrictives et cela plonge les étrangers, y compris en situation régulière, dans une grande précarité. La carte de séjour de dix ans est devenue un Saint-Graal très difficile à obtenir. Nous sommes convaincus qu'une autre politique migratoire est possible. Si le film permettait d'ouvrir le débat, ce serait bien. CATHERINE ROBIN

* « Samba pour la France » (Seuil).

ARRÊT SUR IMAGES

Trois scènes commentées par Cécile Poletti



SAMBA TENTE DE PASSER INAPERÇU DANS LE MÉTRO

« Les sans-papiers sont des invisibles qui cherchent à le demeurer. Certaines personnes renoncent même à ouvrir des droits par peur d'être arrêtées. La scène dans le métro où Samba, habillé à l'occidentale, se sent fixé du regard par tous les passagers de sa rame est très éloquente. Cette peur, on la sent chez presque tous les gens qu'on reçoit. La peur d'être pris, la peur de perdre son identité. Samba le dit : à force de vouloir s'effacer, il a la sensation de ne plus savoir qui il est. »



SAMBA EST LIBÈRE DU CENTRE DE RÉTENTION MAIS DOIT QUITTER LE TERRITOIRE

« C'est la démonstration d'un système absurde et hypocrite qui donne lieu à des situations ubuesques et souvent dramatiques. Cet été, nous avons assisté à l'enfermement de familles avec des enfants en bas âge, à l'expulsion d'étrangers gravement malades, à l'enfermement de 300 exilés d'Erythrée, d'Afghanistan et du Soudan... Le nombre de places en rétention a doublé en une décennie, passant de 969 en 2004 à 1800 aujourd'hui. Plus de 40 000 personnes sont passées en rétention l'année dernière. Ces centres sont de plus en plus carcéralisés, avec des caméras de surveillance, des cellules d'isolement. On a beau nous dire que ce ne sont pas des prisons, ça y ressemble. On ne questionne plus le fait qu'on enferme des personnes simplement parce qu'elles n'ont pas les bons papiers. Les centres de rétention créés en 1984 devaient être l'exception. Ils sont devenus l'instrument majeur de cette politique d'éloignement inefficace et violente. »



SUR UN CHANTIER, SAMBA FUIT LA POLICE PAR LES TOITS

« On a déjà vu dans certains départements des descentes de police sur des chantiers. C'est une façon de faire du chiffre. On a eu également des employeurs qui, refusant de payer leurs ouvriers, ont appelé la police pour dénoncer leurs travailleurs sans-papiers. Même si ce n'est pas systématique, ces pratiques-là existent. »